

un documentaire de

VINCENT DETOURS & DOMINIQUE HENRY

DEMAIN J'IRAI MIEUX

Axelle, Hugo, Kareem et Victor sont atteints de cancers.

Ils affrontent l'épreuve des traitements anti-cancéreux soutenus par l'amour de leurs parents et une équipe médicale aussi professionnelle que chaleureuse.

Leur combat nous fait découvrir une médecine de pointe à la fois brutale et sophistiquée qui accomplit des miracles, mais ne peut pas tout.

De l'annonce du diagnostic à l'issue du traitement, **Demain j'irai mieux** traverse durant 18 mois différentes dimensions de l'expérience humaine : la mécanique du corps, la mort, la révolte, la tendresse, l'exubérante spontanéité de l'enfance...

Vincent Detours et Dominique Henry évitent le piège de l'émotion facile avec ce documentaire au contenu informatif dense qui laisse parler les situations d'elles-mêmes.

DOSSIER DE PRESSE

NEED

NEED PRODUCTIONS
147, RUE SAINT-BERNARD
1060 BRUXELLES

TEL +32 2 534 40 57
FAX +32 2 534 75 74
NEED-PROD@SKYNET.BE

DEMAIN, ILS IRONT MIEUX

Demain j'irai mieux est une claque. Un film dont on sort ému. Mais où l'on trouve des pépites d'humour, des étoiles d'espoir.



L'exercice était périlleux.

Suivre le quotidien d'enfants cancéreux et celui de leurs proches pendant un peu moins de deux ans, sans tomber dans le pathos larmoyant tenait de la gageure. Pourtant, Vincent Detours et Dominique Henry (qui réalisent ensemble des documentaires filmés et audio depuis de nombreuses années) sont parvenus à éviter bien des écueils. Et il en fallait, de la finesse, pour plonger le téléspectateur dans une si cruelle réalité sans le mettre mal à l'aise, et surtout, sans violer l'intimité des personnes filmées.

Demain j'irai mieux (tourné pour l'essentiel dans l'Unité de cancérologie de l'Hôpital des enfants Reine Fabiola à Bruxelles) s'ouvre sur deux yeux immenses. Bleus. Comme le foulard que la petite Axelle a noué autour de son crâne chauve. La fillette subit une chimiothérapie. On la pique : elle grimace en silence. Puis une larme roule sur sa joue. Mal ? Non : peur. Marre. Le film nous présente ensuite Victor, qui a une tumeur cancéreuse au cervelet. Sa guérison n'est pas certaine. Ici, c'est la maman qui pleure.

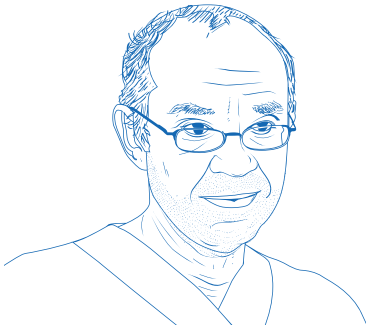
Kareem, le bébé, sanglote aussi quand on lui fait une prise de sang. Mais une fois l'épreuve passée, il accompagne les infirmières qui l'applaudissent, et tape dans ses minuscules mains. Il présente une masse suspecte dans le cerveau. Comme Hugo, dont la maman craque : « C'est le pire quand tu es une femme, quand tu es une maman. Tu dois à chaque fois avoir la force, tu ne peux jamais baisser les bras, tu ne peux jamais te reposer. Depuis que je suis maman, je ne me repose plus. » Le sujet du documentaire est très dur. Mais ses protagonistes l'allègent, avec leur humour. La jeune mère d'Hugo, quand on lui conseille d'aller faire soigner son enfant à Paris, s'exclame : « Je vais détester toutes les plus belles villes du monde ! Après quoi, New-York ? »

Espoir

On a envie de dire que ce documentaire représente un peu l'anti *Grey's Anatomy*, l'anti *Urgences* : rugueux, parfois brutal, il ne partage en rien le glamour de ces medical drama. Mais on aurait tort de nier tout parallèle. Il paraît déplacé de parler ici de « casting », de « situations », de « dialogues », et pourtant.

Pourtant les « personnages » sont merveilleux (parents et enfants sont d'un courage extraordinaire, et le docteur Eric Sariban - à la fois bourru et tendre - a le charme d'un héros de fiction), les échanges souvent savoureux (La mère, évoquant sa relation avec son petit garçon : « On est beaucoup plus proches aujourd'hui » ; l'enfant : « Oui, surtout moi ! »), et leur mise en image attentive, proche mais pudique. On aurait pu faire des gros plans sur les signaux de détresse qu'envoient les petits et leurs parents, on aurait pu accompagner les scènes d'une voix-off pleine de trémolos qui aurait souligné leur caractère douloureux... Les réalisateurs ont préféré laisser parler les situations. S'effacer devant leur évidence.

Certaines sont profondément tristes. D'autres pleines d'espoir, de joie. Comme ce final où Axelle, qui a maintenant des cheveux sous son bandeau, explique qu'elle fait désormais de la gym, du vélo, de la danse... Et que le Docteur Sariban, comme pour se mesurer à elle, déclare : « Moi, j'arrête mes consultations maintenant pour terminer mon château de sttable ! » Bouleversant.



ERIC SARIBAN, UN HOMME ENTIER

Le chef du service cancérologie de l'Hôpital Universitaire Des Enfants Reine Fabiola (Huderf) est un personnage de roman. Un médecin rebelle, humain et plein d'humour, qui est le fil rouge de **Demain j'irai mieux**.

En face de son bureau (qui est petit, « C'est un hôpital public »), un dessin d'enfant. Une maison, un arbre, un soleil, des oiseaux, et un gamin, visière vissée sur la tête. Légende : « Je suis le plus chouette, j'ai une casquette ! ». Le Professeur Eric Sariban, qui codirige le service d'oncopédiatrie de l'Huderf traduit : « Il a une casquette parce qu'il est chauve, à cause de la chimio. » La peinture figure aussi dans un livre publié en 2004 chez Robert Laffont sous son impulsion, **Demain j'irai mieux**. Une œuvre collective, réalisée à partir de dessins et d'écrits de petits malades. Des « Libres Dits » couchés sur papier grâce à l'imprimerie artisanale de l'hôpital : « Il fallait absolument en faire quelque chose, c'était une richesse immense dans cet hôpital ! ». Les documentaristes Vincent Detours et Dominique Henry avaient réalisé un film sur le photographe Gaël Turine, qui avait participé à l'ouvrage. La rencontre entre le cancérologue Sariban et les réalisateurs allait de soi.

Demain j'irai mieux allait devenir le titre d'un documentaire. Un film qui a suivi la vie de l'« unité 67 onco » durant presque deux ans, où le docteur Sariban est un guide, un repère : il annonce les mauvaises nouvelles, distribue les bonnes, accompagne, rassure, secoue. « Les médecins d'ici n'acceptaient pas l'intrusion de la caméra dans leur pratique professionnelle. Moi ça ne dérangeait pas du tout. Par la force des choses, c'est donc moi que les documentaristes ont suivi. Je n'ai rien à cacher, j'ai toujours pensé que tout le monde pouvait venir voir ce qui se passait dans un hôpital financé avec les deniers publics. » Le bouquin, le film, « ce n'est pas un jeune médecin qui va faire ce genre de choses. Il n'aura pas accumulé assez d'expérience. Quand je vois que ce sont les plus jeunes qui sont les plus mal à l'aise avec une caméra derrière eux... Mais moi aussi, sans doute, au début de ma carrière, je n'aurais pas aimé que mes erreurs d'apprentissage soient filmées, que les imbécillités que je sortais devant les parents soient enregistrées. Aujourd'hui je suis à un moment de ma vie où je pense qu'il est normal de faire profiter les autres de mes expériences ».

Une fois la journée terminée

Demain j'irai mieux dévoile un médecin aux yeux rieurs, charpenté comme un athlète, bourré d'humour et résolument positif malgré l'âpreté de la tâche qui lui incombe parfois, lorsqu'il accompagne un enfant sur l'autre rive... « Les gens me disent Jamais je ne pourrais faire votre boulot ! Moi je pense *Jamais je pourrais faire le vôtre*. » Les souffrances qu'il côtoie, les drames humains auxquels il assiste ne le tourmentent pas, une fois la porte close, la journée terminée. « Ça ne nous hante que si l'on sait qu'on n'a pas fait tout ce qu'on aurait dû, quand il y a eu un couac dans la prise en charge... c'est ça, ce qui mine vraiment. Ce n'est pas vivre le cancer au jour le jour qui est difficile. C'est de ramer dans des conditions qui nous sont imposées par l'extérieur.» Et d'évoquer le déficit d'infirmières, ces diagnostics tragiques qu'on doit annoncer dans un couloir par manque de locaux, ces lits qu'on ferme de peur de ne pouvoir assurer des soins de qualité... « Ça ne me gêne pas de monter au créneau. » Eric Sariban est un rebelle. Il a d'ailleurs été rétrogradé par le conseil médical de l'hôpital en 2001 après des déclarations tonitruantes sur le financement de l'Huderd, puis réhabilité à la faveur d'une décision du conseil d'Etat. « Il est intolérable dans un pays comme le nôtre d'allouer si peu de moyens à une maladie qui est la première cause de mortalité chez les enfants, hors accidents. »

Complices hors champ

Frontal, Sariban l'est aussi avec ses patients. Il dit les choses sans fard, sans détour. « Si les gens me demandent une info, je ne leur en donne pas une fausse. Ce peut être un choc pour les familles, mais ça permet d'établir un climat de confiance. Elles savent que tout a été dit. »

Avec les plus jeunes, il s'adapte. « Il faut être plus souple avec un adolescent qu'avec un petit. Les enfants de 5 ans acceptent énormément de choses, sont entre guillemets faciles à traiter. Les plus grands anticipent, si pas la mort, au moins la lourdeur du traitement et ses conséquences, la modification du schéma corporel... Le gamin de 6 ans, il va chauve à l'école, il s'en fout complètement. A la limite il met un foulard ou un bonnet et il trouve ça très chouette ! »

En fermant la porte de son bureau derrière lui, pour aller donner cours à l'université (il enseigne en polytechnique, en pharmacie et en médecine), Eric Sariban désigne une affiche placardée sur son mur. Une punkette obèse, la fesse tatouée : la chanteuse Beth Ditto. « Vous me demandiez comment on tient, comment on fait pour ne pas être hanté par le boulot ? C'est aussi en allant voir des groupes comme Gossip sur scène ! » Et il évoque les concerts qu'il compte voir avec les réalisateurs de **Demain j'irai mieux**, devenu hors champ aussi, des complices. On peut être cancérologue et absolument rock'n'roll...

UN TANDEM DE RÉALISATEURS

Vincent Detours et **Dominique Henry** renouent avec le film médical, avec **Demain j'irai mieux**. Leur objectif, au-delà du récit ? Informer, briser certains tabous, et rendre hommage à des gens extraordinaires.

Ils ont déjà réalisé six films et deux documentaires radio ensemble. Ils pensent qu'une personne ne peut avoir seule les meilleures idées du monde. Et que ses mauvaises idées, on les perd dans la confrontation avec les autres. Ces Belges d'adoption ont tous deux une formation scientifique. **Vincent Detours** est docteur en biologie et actuellement professeur et chercheur en bioinformatique et cancérologie à l'Université Libre de Bruxelles. **Dominique Henry** a lui aussi étudié la biologie, et a appris à manier la caméra à l'INSAS, une école de cinéma bruxelloise. D'abord parti pour réaliser des documentaires scientifiques, le tandem a progressivement élargi son regard, jusqu'à proposer des films qui ne touchaient plus du tout au domaine, comme *Mains-d'œuvre* (2007), qui suivait des travailleurs indiens dans leur précarité. Avec **Demain j'irai mieux**, les réalisateurs renouent avec le film médical.

Avec un sujet aussi difficile que le cancer des enfants, comment réaliser un film qui soit autre chose qu'un tire-larmes ? Comment éviter de tomber dans le pathos ?

Vincent Detours : Le docteur Sariban lui-même évite le pathos quand il parle à ses patients. Je pense aussi que le film a un contenu médical solide : on montre plusieurs aspects du traitement, le point de vue des parents, des enfants et du personnel soignant. Le pathos ne nous intéresse pas. Il y a des cinéastes qui sont fascinés par la souffrance, et qui en rajoutent trois tonnes. C'est un manque de confiance envers le spectateur, c'est penser qu'il ne captera pas l'intention, l'intensité d'une situation tout seul. Ce n'est pas utile. Ici, il n'y a rien à ajouter de plus que ce qu'il y a dans l'image : les situations parlent d'elles-mêmes.

Comment s'est déroulé le tournage, à l'hôpital ?

Dominique Henry : Il s'est passé sur une très longue période de temps, d'octobre 2006 à mars 2008. Si on a pu filmer tout cela, c'est grâce au docteur Sariban, qui nous a ouvert les portes du service. Au début, il pouvait

y avoir des réticences de la part du staff médical, mais au bout de quelques semaines elles se sont estompées. Des résistances très justes, puisqu'on allait filmer les gens dans leur travail, au quotidien, dans des situations difficiles. La confiance a été acquise au fur et à mesure du tournage. Même chose avec les parents, quand ils se sont aperçus qu'on ne passait pas en coup de vent. On a beaucoup discuté avec eux et avec le corps médical. On a créé des relations très fortes : on venait les voir presque tous les jours. Mais dès le moment où j'allumais la caméra, on convenait que je n'existais plus.

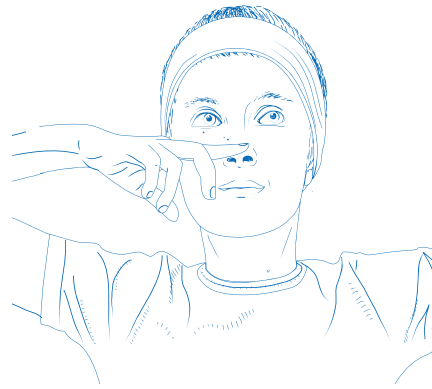
Quel est le message que vous souhaitez transmettre à travers ce film ?

Vincent Detours : Il y a plusieurs choses. Avant le message, il y a d'abord une volonté d'apporter un vrai contenu d'information. Nous voulons que les gens aient une idée de la manière dont ça se passe quand un enfant doit affronter une maladie grave. Qu'ils comprennent comment ça se déroule pour le petit, pour la famille, les médecins, les infirmières. On veut montrer aussi comment on soigne le cancer, dont on présente les différents traitements : la radiothérapie, la chimiothérapie... Après, chacun a sa propre lecture du film. Moi je trouve qu'il est difficile mais revigorant au bout du compte. Il nous confronte à de vrais problèmes qui nous amènent à relativiser les nôtres...

Dominique Henry : Il y a également le fait que les maladies graves font peur, généralement, dans le public. Il existe énormément de tabous, et ce film voudrait en briser. Beaucoup de parents voient le vide se faire autour d'eux quand ils annoncent que leur enfant a le cancer, parce qu'il y a des gens qui ne veulent pas être confrontés à ça. Qui ne savent pas comment réagir.

Vincent Detours : On souhaite aussi rendre hommage au personnel soignant, qui nous a beaucoup impressionnés. On a rencontré des gens avec une réelle implication émotionnelle, tout en restant de vrais professionnels.

AXELLE, HUGO, KAREEM & VICTOR



Axelle, 10 ans, est atteinte d'un médulloblastome (tumeur cérébrale). Elle a été opérée à l'Hôpital Erasme et suit maintenant un traitement de 8 cures de chimiothérapie. Plus son traitement avance, plus elle devient impatiente. Elle sait tout de sa maladie. Elle en a assez des piqûres, des soins incessants, de la chimio où l'on ne doit pas bouger, des examens médicaux, de la nourriture qui fait mal, de vomir, qu'on la réveille constamment la nuit pour surveiller sa température. Elle tombe dans les bras de ses parents deux, trois petites minutes et sourit de nouveau. Ses immenses yeux bleus éclairent toute la chambre.

Hugo, 5 ans, est atteint d'un médulloblastome. Il a fini son traitement en novembre 2006, mais a rechuté en mars 2007. Il entame un nouveau traitement chimiothérapeutique plus puissant qui le mènera à Paris où il devra rester en chambre d'isolement pendant trois mois. La haute toxicité de ce traitement pourrait mettre sa vie en danger. Hugo dit « moi j'y connais rien à ma maladie » mais pour un enfant de cinq ans il a très bien intégré le fait qu'il doit prendre ses médicaments précisément sans râler. Son petit sourire en coin, sa joie de vivre, son désir de « toujours jouer » effacent la dureté de la chambre.

Kareem, 15 mois, est atteint d'un gliome des voies optiques. La tumeur placée sur le chiasma optique lui a fait perdre la vue. Au bout de trois jours d'un premier traitement chimiothérapeutique puissant il la retrouvera. Ses grands cils noirs envoûtent les infirmières. Avant de le piquer, elles chantent pour lui « viens ma belle, viens ma gazelle » avec des petits bonshommes plantés sur le bout des doigts. A la fin il applaudira à tout rompre.

Victor, 10 ans, est atteint d'un médulloblastome. Il a commencé son traitement par une radiothérapie suivie d'une chimiothérapie qui devrait durer comme pour Axelle de 14 à 16 mois. Victor aime bien venir à l'hôpital car on s'occupe de lui. Sa maladie lui a permis de resserrer ses liens avec son frère Stanley et ses parents. « Avant je restais seul dans mon coin. Maintenant je suis plus avec vous. Je suis plus proche. » Victor aime bien regarder quand on lui plante la piqûre dans le bras pour sa chimio. Il reste impassible et sourit aux infirmières. Les infirmières entrent dans sa chambre même si elles ne le soignent pas directement, juste pour papoter, rire des blagues qu'il raconte.

POINT DE VUE DES RÉALISATEURS

Le cancer est une force biologique naturelle. La spontanéité de l'enfant en est une autre qui s'exprime avec une force sidérante. Les enfants malades sont avant tout des enfants. Voilà ce qui, pour nous, fait de **Demain j'irai mieux** un film puissamment régénérateur.

Demain j'irai mieux est le résultat d'un travail au long cours : 270 heures d'images tournées sur un an et demi à l'hôpital des enfants Reine Fabiola de Bruxelles. Immersée au quotidien dans la vie du service de cancérologie, la caméra a capté sur le vif les instants tantôt banals, tantôt décisifs, qui rythment le traitement du cancer.

L'histoire des quatre enfants révèle cette force biologique aveugle, et à vrai dire fascinante, qu'est une tumeur. Son impact anatomique est évident lorsque les médecins discutent de la faisabilité technique d'une opération à cerveau ouvert. Sa croissance est concrètement visible sur les clichés de résonance magnétique. Le film plonge au cœur des traitements anti-cancéreux : chirurgie, radiothérapie et chimiothérapie. Les espoirs suscités et les risques pesant sur l'avenir des jeunes patients sont vigoureusement débattus par l'équipe médicale et discutés avec les parents lors de séquences concrètement informatives, mais émotionnellement intenses. Nous accompagnons Hugo et sa maman à Paris où après une rechute il subira une chimio « de cheval » en chambre stérile. Nous comprenons le ras-le-bol d'Axelle après des mois de traitement. Nous sommes éberlués par Victor qui traverse l'épreuve sans se départir de sa jovialité. Si les prouesses technologiques et la connaissance détaillée du corps humain que nous donne la médecine apparaissent naturellement au cours du film, ses limites sont posées sans ambiguïté par le petit Kareem pour qui toutes les options thérapeutiques praticables ont échoué.

De la précision détachée du chirurgien, à la douce attention d'une infirmière qui fait tout son possible pour piquer sans faire mal, le geste médical résume la beauté paradoxale de la profession: une extrême technicité et une intime proximité, aborder la personne à la fois comme être biologique et comme être humain. Dire toute la vérité aux familles sans les accabler. Avoir le geste affectueux aux moments clés tout en restant professionnel, ce savoir faire semble naturel à l'équipe du service bruxellois. Avant toute chose le Dr Sariban, co-directeur du service, écoute. Ou en sont les patients ? Que savent-ils ? Puis il va droit au but. Il ne minimise ou n'exagère aucune difficulté.

Il délimite clairement son pouvoir en tant que médecin, « non la guérison n'est pas assurée, oui la rechute est

possible, on ne sait pas ». Il replace cette incertitude dans un cadre pragmatique : « on ne sait pas s'il y aura guérison, mais pour vous ce n'est pas important, ses chances de guérisons seront maximales : vous avez fait ce qu'il faut ». Son optimisme réfléchi, son entièreté rassurante et son humour teinté de dérision sont un rayon de soleil pour tous. Certains en viennent presque à regretter la fin du traitement !

L'annonce du diagnostic fait basculer les enfants et leur famille dans l'inconnu. Cela peut-il être réel ? La maman de Kareem n'est convaincue que son fils a un cancer qu'après plusieurs mois de chimiothérapie et d'hospitalisation en cancérologie. La maman de Victor comprend intellectuellement qu'il y a risque de récurrence, mais une partie d'elle-même a encore besoin que le médecin le lui répète. Puis il y a la révolte. La maman d'Hugo explose à l'annonce de sa rechute, « j'ai tant de haine ! ». Que faire avec cette nouvelle ? « Qu'est-ce je vais dire à mon fils ? A mes filles ? ». Ensuite il faudra tenir. L'attente des résultats des résonances magnétiques : la maladie est-elle sous contrôle ? Les rythmes scolaires et professionnels sont bouleversés. La perte des cheveux et les effets que la tumeur et les traitements peuvent avoir sur les gestes et la cognition singularisent l'enfant. Et puis le tact de l'équipe médicale ne suffit pas toujours à rendre supportables les incessants séjours à l'hôpital. Une fois l'épreuve du traitement franchie il faudra un suivi de cinq années pour être sûr que la maladie est partie et que les médicaments et les rayons n'ont pas compromis le développement normal de l'enfant.

Ce parcours est initiatique à bien des égards. On apprend que ce qui semble aller de soi, la vie d'un enfant, peut vaciller. L'ignorance irréductible de l'avenir conduit à vivre pleinement le quotidien. On éprouve les limites de son pouvoir, en même temps qu'on apprécie pleinement le pouvoir immense des baisers et des attentions les plus simples. L'épreuve remet les valeurs de l'existence à leur juste place. La tumeur est une force biologique naturelle. La spontanéité de l'enfant en est une autre qui s'exprime avec une force sidérante. Les enfants malades sont avant tout des enfants. Voilà ce qui, pour nous, fait de **Demain j'irai mieux** un film puissamment régénérateur.

FICHE TECHNIQUE DU FILM

Demain j'irai mieux - I'll get better tomorrow

Une coproduction **Belgique France - 2009**

Betacam digital - Couleur - 16/9 -92'

Version Originale **Français - Anglais - Portugais**

Sous titres **Français - Anglais - Néerlandais - Allemand - Espagnol**

FICHE ARTISTIQUE ET TECHNIQUE

Réalisateurs : **Vincent Detours & Dominique Henry**

Image : **Dominique Henry**

Son : **Vincent Detours & Dominique Henry**

Montage : **Luc Plantier (image) , Arnould Chapel (son)**

Mixage : **Luc Thomas**

Ce film a été produit par **Need Productions**

En coproduction avec **Mille et une productions - R.T.B.F.** (Télévision Belge) - **CBA**
Centre de l'Audiovisuel à Bruxelles - **ARTE G.E.I.E**

Avec le soutien de la **Fondation contre le Cancer**,
de l'**Asbl Ensemble pas à pas** et de l'asbl "**Een Häerz fir kriibskrank Kanner**" (Un
cœur pour les enfants atteints d'un cancer)

Avec l'aide du **Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française
de Belgique**, des **télédistributeurs wallons**,
de la **Loterie Nationale**, de la **Région Bruxelles Capitale**, du **CNC**, du **COSIP** et de
la **PROCIREP**

Distribution France: **Jour de Fête**



7 rue Ambroise Thomas - 75009 PARIS

Tel 01 40 22 92 15

Fax 01 40 22 96 68

contact@jour2fete.com

www.jour2fete.com

Distribution Belgique: **Need productions**



NEED PRODUCTIONS
147, RUE SAINT-BERNARD
1060 BRUXELLES

TEL +32 2 534 40 57
FAX +32 2 534 75 74
NEED-PROD@SKYNET.BE
